

Jean-Claude Bovard alias Little JC, le bluesman fribourgeois à l'harmonica

Depuis que Louisiana Red l'a fait monter sur la scène de Fri-Son en 1989, le jeune musicien épris de Chicago blues vit pleinement sa passion. Son deuxième CD vient de sortir.

Jean-Claude Bovard, qui naît à Fribourg en 1966, se retrouve très tôt avec dans la bouche un harmonica, instrument joué par son père et son oncle. Après les valse de ceux-ci, il découvre le blues et le jazz qu'écoute son frère aîné Dominique dans leur chambre commune. Il gratte la guitare avec son copain Claude Schneider, suit un apprentissage de charpentier et devient un varappeur de première catégorie. A 18 ans, c'est la révélation: le blues fait écho à ce que vit Jean-Claude Bovard, frappé par le deuil de son meilleur ami. La musique, tripale et profonde, exorcisera les blues-idées noires et tristes.

«J'ai commencé à aller dans tous les concerts, j'ai joué avec Hugo Spencer et Kevin Flynn par exemple.» En 1987, Jean-Claude Bovard (que l'on appelle aussi Cacahuète) monte un groupe avec la chanteuse Rita Rotzetter, puis «Black Cat Bone» au sein duquel il ne se contente plus de jouer de l'harmonica, mais commence à chanter.

Entre-temps, le Fribourgeois a rencontré le bluesman américain Louisiana Red, un géant qui vit en Allemagne. «C'était en 1989, il donnait un concert à Fri-Son», raconte Jean-Claude Bovard. «Je n'ai pas pu dormir la nuit précédente, je pensais qu'il fallait absolument que je le rencontre. Je suis allé lui demander si je pouvais jouer avec lui, il m'a fait faire un essai pendant le «sound check» et m'a dit que je pouvais l'accompagner pour le concert. Il m'a même demandé de rester pour la tournée suisse. Depuis, je l'accompagne chaque année. Avec lui, j'apprends tout.»

PASSER LE FLAMBEAU

A soixante ans, Louisiana Red ne faisait que perpétuer une tradition: lui-même, débutant, avait été invité sur scène par le légendaire Muddy Waters. Cette belle solidarité, cette fraternité, sont «une des particularités du blues», souligne le Fribourgeois. Les artistes la pratiquent tout naturellement dans un souci de partage (même si les rivalités existent aussi) et pour passer le flambeau afin que vive le blues. La musique, explique Little JC (le nom d'artiste inspiré par Louisiana Red), est plus importante que les musiciens, qui vivent à travers elle. «D'où un immense respect pour ceux qui l'ont créée, car je n'invente rien, je transmets.»

Little JC voue une passion totale au blues du Chicago des années 50-60. Mais il ne se contente pas de reprises, il compose et écrit des textes. Son nouveau CD, qui sort deux ans après le premier (voir encadré), présente les deux aspects de ce travail. «I'm gonna leave this town before they drive me crazy» (Je vais quitter cette ville avant qu'ils me rendent fou), ou «The world is in a bad shape» (le monde est en mauvais état) chante Little JC: «Le blues raconte la vie, les relations, la société. Les choses sont dites de manière très ouverte, réaliste, souvent avec un double sens.»

Mais le blues, issu des plaintes de travail des champs de coton au XIX^e siècle, ne rime pas avec déprime: «Il y a toujours une note d'espoir à la fin, une confiance en la force des gens. C'est une musique vraie, elle s'adresse à ceux qui ne se voient pas la face.» D'où, peut-être, le fait que le blues plaît plutôt à un public d'adultes, car il ne fait pas vraiment rêver les adolescents. «De toute façon, c'est une musique de clubs et de petites salles, elle n'attire pas les foules. L'échange avec le public est important», dit Little JC qui descend régulièrement de scé-



«Je n'invente rien, je transmets», dit Little JC à propos de son blues. © Alain Wicht

ne, quand il ne monte pas sur les tables. Il aime «le côté grand orchestre où chaque musicien a son rôle. La technique vient après. Ce n'est pas une

musique qui s'apprend, mais qui se sent et se vit, instinctivement. Comme la plupart des bluesman, je ne sais pas lire une partition». Quant à la musi-

que électronique qui déferle sur le monde, elle le laisse forcément froid.

«DES PERSONNES UTILES»

Avec son Blues Band de quatre musiciens, Little JC a donné chacune de ces dernières années une centaine de concerts en Suisse et à l'étranger. Côté finances, cela relève de la survie. «Je vis avec 1500 à 2000 francs par mois», dit Little JC qui prend quelquefois sa guitare et son harmonica pour jouer dans la rue. Budget oblige, il assure lui-même les contacts avec les organisateurs de concerts. L'année dernière, pour partir à Chicago pendant un mois, il a renoué avec son métier de charpentier. «En Suisse, on n'a pas encore compris que les musiciens ont un rôle important à jouer. Là où la vie est plus dure, les musiciens sont considérés comme des personnes utiles. Ici l'Etat nous taxe comme des patrons.»

Le CD fraîchement sorti, espère Little JC, devrait ouvrir les portes de salles et de festivals en Europe. Même s'il peut être difficile, en tant que Blanc et Suisse, de convaincre certains organisateurs qui pratiquent, selon Little JC, une sorte de racisme artistique que les musiciens eux-mêmes ignorent entre eux: «Le feeling, le cœur, c'est universel.»

FLORENCE MICHEL

Little JC & his Blues Band joueront le 3 mai à La Cigale à Nuville, le 4 mai à la Nuit du cinéma à Fribourg, les 17 et 18 mai au Festival Off des Francomanias de Bulle.

Tout dans l'énergie et la nuance

Little JC est un pur, entièrement (dé)voué au blues de Chicago tel qu'il fut pratiqué par les géants du genre: Sonny Boy Williamson, Elmore James, Little Walter, Jimmy Rogers et, le plus célèbre de tous, le génial Muddy Waters. Véritable gardien du temple de cet «âge d'or du blues», l'harmonica fribourgeois est l'un des très rares musiciens à perpétuer ce genre, avec un souci de perfection stylistique presque maniaque. Alors que les bluesmen américains ont depuis très longtemps intégré à leur musique (avec plus ou moins de bonheur) des éléments du jazz, du funk ou du rock, Jean-Claude Bovard poursuit inlassablement sa quête de ce blues mythique des années 50. Son deuxième disque, coproduit par Walter Rugo qui a égale-

ment contribué à l'enregistrement et au mixage, témoigne avec brio de cette démarche totalement à contre-courant de la production actuelle. Le disque démarre en force avec «Before they drive me crazy», un morceau à l'Elmore James, composé par Little JC, qui donne son titre à l'album. L'auditeur non averti croirait entendre d'un vieux vinyle de la marque «Chess». Tout y est: l'harmonica râpeux et la voix au vibrato tremblant du leader, le piano sautillant de Mark Baumer dans le plus pur style «honky tonk», le jeu de guitare très élaboré de Phil Coudougnan, le tout propulsé par une rythmique au groove imparable formée de Salvatore Lombardo à la batterie et Yves Häusermann à la basse. Ensuite, les morceaux se suivent... et se

ressemblent. Trois accords et douze mesures déclinés dans deux ou trois tonalités, le Chicago Blues ne s'est jamais embarrassé de subtilités harmoniques. Tout est dans le feeling et la nuance, comme sur les deux titres où Little JC s'accompagne seul à la guitare ou à l'harmonica, ou dans l'énergie brute, comme sur l'excellent «I'm a fool», autre composition originale où Kevin Flynn apporte quelques riffs bien sentis. A l'arrivée, on trouve un disque réussi, très bien produit et présenté (une mention spéciale au design de la pochette, réalisé par Corrado Luisotto), dans les limites d'un style que les adeptes d'un blues contemporain trouveront peut-être trop traditionnel. Les conflits de générations, ça existe même dans le blues... Eric Steiner